

Images du réel

Numéro 247, février–mars 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Images du réel]. *Séquences*, (247), 52–54.



Un rythme méditatif

UN FLEUVE HUMAIN

Le regard et le temps du voyageur

Le titre, déjà, suggère l'idée de mouvement. Il évoque aussi la perméabilité de ce tissu à la fois matériel et intangible qui relie un territoire et les êtres qui l'habitent. Tout le film de L'Espérance est porté par ce mouvement et par ces échanges. Les migrations humaines et animales accompagnent les cycles du fleuve Niger dans son delta intérieur au Mali. Sur l'eau, les pirogues filent avec élégance portant des chargements de foin aux dimensions ahurissantes ou des foules de passagers avec bagages, bicyclettes et animaux. Sur les rives, les troupeaux, guidés par leurs bergers, parcourent de vastes territoires au rythme des crues. Ce fleuve est vivant à la fois par le commerce qui s'y pratique et par les générations qui l'ont fréquenté, saison après saison.

DIANE POITRAS

La photographie de L'Espérance, rendue presque palpable par l'abondance des couleurs et la chaleur de la lumière, est appuyée par une conception sonore intelligemment ciselée : les cris, clapotis, musiques ou ronronnements de moteur entrent dans le champ et disparaissent comme une pulsation naturelle. Et dès les premières images, on est saisi par le rythme méditatif du montage et l'amplitude du regard que le cinéaste pose sur ce fleuve humain. Ses plans larges et longuement déployés dans le temps permettent d'appréhender progressivement l'univers dans lequel il convie le spectateur. Progressivement aussi, on est amené à comprendre que l'envergure de ce regard permet d'embrasser les multiples aspects de l'écologie fluviale.

L'assèchement des sols a fait disparaître les forêts et fuir la faune sauvage. Dans la brousse, l'herbe, raréfiée et parfois sale, risque de contaminer les pâturages. La diminution du débit d'eau fait surgir des hauts-fonds qui rendent la navigation plus dangereuse. Elle appauvrit aussi pêcheurs et poissonnières, les obligeant à se déplacer de plus en plus loin pour survivre. Et, il fallait s'y attendre, la disette rend les êtres humains moins généreux. Ces changements sont sans doute attribuables à des modifications macropolitiques et économiques. Mais laissant à d'autres le soin d'en faire une analyse sociologique, le cinéaste trace de cette réalité un portrait qui inclut aussi la souffrance du pêcheur analphabète, la solitude du berger pendant les transhumances, la conscience tranquille du navigateur, la nuit. Il dévoile ainsi un peu de cette matière riche et complexe qui contribue à la densité de la vie sociale et économique du fleuve.

Cette vision large et généreuse est cohérente avec l'attitude du cinéaste à l'égard du temps. La temporalité du film est celle du voyageur, nécessaire pour comprendre un tant soit peu le monde autour de soi. Le temps de voir les êtres et les choses autrement qu'en glissant sur eux le regard absent du quotidien

ou celui, comptable, du touriste pressé. L'Espérance voit et donne à voir la beauté des êtres et des choses. Notamment, ces poissons disposés sur les étals et dont l'ordonnancement suggère la graphie mystérieuse d'une écriture inconnue. Ailleurs, sa caméra s'arrête longuement sur la surface mouvante de l'eau où la lumière tremblante et l'ombre déformée des bateaux rappellent l'instabilité de toute chose. « Fleuve, pâturage, chemin, trois états d'un même lieu en perpétuelle métamorphose », dit la narration. Et dans ce vaste mouvement qui rythme le cours du monde, les communautés comme les vies individuelles se succèdent et, déposant leurs sédiments, contribuent à la richesse de l'histoire des peuples.

Toutes ces permutations entre le fleuve, la terre, les animaux, les hommes et les femmes fécondent l'imaginaire humain qui, à son tour, nourrit le rapport au monde des habitants du delta. On le voit bien dans la fabrication de la pirogue. Les préoccupations esthétiques et utilitaires se croisent dans le savoir-faire de l'artisan : la forme de la « tête » détermine l'ampleur de la « poitrine » d'une embarcation équilibrée. Cette osmose est perceptible aussi dans la beauté des dessins ornant ces pirogues majestueuses qui traversent lentement le plan. Et l'imaginaire de l'observateur est à son tour activé à la vue de ces hommes debout ou penchés, découpés à contre jour sur l'extrême pointe des bateaux comme des personnages d'Henri Michaux qui se seraient enfin apaisés.

À la fois mouvement, nourriture, fécondation, lien aux ancêtres, passage vers l'ailleurs incluant la mort, le fleuve foisonne de symboles que Sylvain L'Espérance réunit en une métaphore du voyage humain.

■ Canada [Québec], 2006, 90 minutes — Réal. : Sylvain L'Espérance — Scén. : Sylvain L'Espérance — Images : Sylvain L'Espérance Mont. : René Roberge — Son : Esther Auger, Francine Poirier — Prod. : Les films du tricycle — Dist. : K-Films Amérique.



CHEZ SCHWARTZ

La *Main*, artère montréalaise de toutes les cultures du monde qui, malgré le passage du temps, n'a fait que changer de parure, conservant ce côté multiethnique qui fait non seulement son charme, mais également sa raison d'être.

Au cœur de ce boulevard, plusieurs institutions, dont certaines à peine naissantes, comme l'Ex-Centris pour le cinéma ou le Buona Notte pour la restauration haut de gamme; d'autres sont là, traversant les décennies comme si le temps n'avait pas bougé.

Parmi elles, Chez Schwartz, charcuterie hébraïque toujours présente, chaleureuse, intime, humble et accueillante. Les habitués sont restés fidèles, les nouveaux venus l'adoptent après une seule bouchée de cette délicieuse viande fumée. Simple sandwich qui n'apporte rien de particulier dans le domaine de la gastronomie, mais laisse sur notre palais un goût qui ne nous quitte jamais.

Avec **Chez Schwartz**, le documentariste Garry Beitel nous fait entrer dans un univers particulier fait de longues heures de travail, de motivation, de dévouement, de sautes d'humeur et, surtout et avant tout, d'amour du métier. Ce lieu mythique ressemble à un îlot où les langues, les cultures et les modes de vie s'accordent à l'unisson. Beitel filme tout cela avec humour, chaleur et sensualité.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada [Québec] 2006, 83 minutes — Réal. : Garry Beitel — Scén. : Garry Beitel — Avec : Frank Silva, Peter Christianis, Mike Nelli, Alex Lebel, João Gonçalves... et les autres — Dist. : Filmoption.



LE GRAND SILENCE

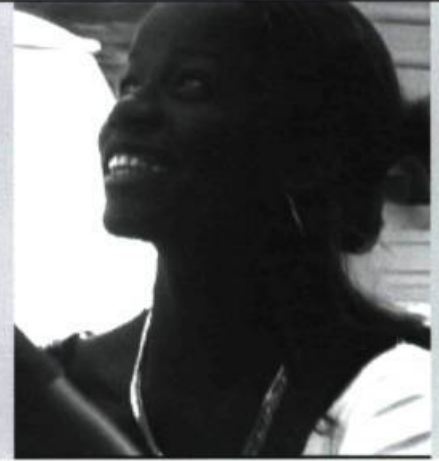
L'immense monastère de la Grande Chartreuse, dans les pré-Alpes françaises, fondé en 1084 par saint Bruno et encore aujourd'hui vaisseau-amiral de l'ordre, hier si plein, semble presque vide lors de ce séjour du cinéaste allemand Philip Gröning qui a pris 19 ans pour recevoir la permission de filmer seul en vidéo HD et en super 8 la vie de ce couvent où la Règle du silence est établie pour permettre l'étude, le recueillement et la contemplation.

Seul, sans équipe, le cinéaste fut donc obligé de se plier à des règles et put ainsi filmer cet endroit où chaque bruit, chaque son, chaque parole du chant grégorien prend une importance d'autant plus grande dans la lumière toujours changeante des travaux et des jours.

L'arrivée de jeunes moines redonne un air de jeunesse à ce lieu où la sérénité des visages de moines, semblables et si différents, pères ou frères, filmés en gros plan sur un fond blanc, prend un relief plus fort encore. L'humanité de ces hommes qui se sont donnés à Dieu et vivent dans ce désert montagneux y apparaît encore plus évidente.

LUC CHAPUT

■ DIE GROSSE STILLE — Allemagne / Suisse 2005, 160 minutes — Réal. : Philip Gröning — Scén. : Philip Gröning — Avec : les moines chartreux de la Grande Chartreuse — Dist. : Métropole.



LOUISIANE POUR MÉMOIRE

Une cinéaste se rend dans une classe de littérature d'une université de Louisiane présenter **Le Sourd dans la ville**, un de ses longs métrages adapté d'un roman de Marie-Claire Blais, qui y est aussi invitée.

À partir de cette rencontre sur l'interaction entre l'image et l'écrit, Mireille Dansereau développe un discours sur la mémoire : l'action, montée et commentée en 2005, se passe en 2001 et fait référence à un film de 1987 dont on montre quelques extraits, qui suscitent des réflexions d'universitaires qu'on aurait voulu entendre de manière plus substantielle.

Mais là n'est pas le propos de la réalisatrice, ce sont plutôt les flâneries d'une cinéaste solitaire, découvrant en touriste une Nouvelle-Orléans iconique. Le nombre d'actes manqués, de périples avortés dans ce film est assez étonnant et on en apprend assez peu sur l'ancêtre louisianais de la cinéaste et sur sa situation dans cette contrée.

Ce journal de voyage différent, fait de rencontres ratées avec des statues qui bougent, de bouffées de souvenirs sur la danse, Londres et le temps qui passe, devient un attachant autoportrait fragmenté de cette cinéaste.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2005, 60 minutes — Réal. : Mireille Dansereau — Scén. : Mireille Dansereau — Avec : Mireille Dansereau, Marie-Claire Blais et la voix de Robert Lalonde — Contact : Ciné-plurielles.



MANUFACTURED LANDSCAPES

À u XX^e siècle, l'être humain a commencé à trouver les moyens de détruire en partie ou en totalité son habitat. Ce fut tout d'abord la bombe atomique puis maintenant la pollution, qui a des effets dévastateurs sur le climat. Se concentrant sur la Chine, l'Empire du Milieu, seul pays à avoir construit un ouvrage visible de la Lune, la Grande Muraille, le film de la réalisatrice canadienne Jennifer Baichwal accompagne les pérégrinations du photographe canadien Edward Burtynsky, qui documente par ses immenses et terriblement beaux clichés la grandeur de ces industries, barrages, ports où l'homme, pourtant concepteur, est réduit à n'être souvent qu'une fourmi travailleuse perdue dans ces panoramas construits avec doigté et un œil sûr.

Ce photographe questionne ainsi notre propension à consommer et à détruire puis à rejeter au loin les déchets que d'autres s'éreintent à recycler dans des conditions désastreuses.

La cinématographie de Peter Mettler rend admirablement le travail de Burtynsky et lui trouve, dans le travelling méthodique de la séquence inaugurale, un équivalent cinématographique. Après une remarquable biographie sur l'écrivain Paul Bowles, la cinéaste trouve ici un autre moyen pour parler de notre relation avec les pays émergents

LUC CHAPUT

■ **PAYSAGES FABRIQUÉS** — Canada 2006, 87 minutes — Réal. : Jennifer Baichwal — Scén. : Jennifer Baichwal — Avec : Edward Burtynsky, Jennifer Baichwal — Dist. : Métropole.

RECHERCHER VICTOR PELLERIN

À ne pas laisser de traces, Victor Pellerin risquait (désirait) l'oubli... Mais voilà qu'un regard futé s'est saisi des cendres de l'existence-autodafé du peintre contemporain. Faire un film inventif, c'est le pari que s'est donné et qu'a tenu la jeune et habile vidéaste Sophie Deraspe. En glanant çà et là les restes d'une vie éthérée, elle est parvenue à construire une mosaïque qui croise thriller et documentaire, enquête et canular. Acclamée à l'édition 2006 du FNC, ce premier long-métrage confirme un phénomène particulier, soit qu'au Québec, plusieurs femmes s'approprient ingénieusement la vidéo. Citons, pour ne nommer qu'elles, Lauraine André G. (*La Couleur chante Molinari*), Ève Lamont (*Pas de pays sans paysans, Squat*), Caroline Martel (*Le Fantôme de l'opératrice*).

Avec **Rechercher Victor Pellerin**, Sophie Deraspe signe une œuvre fluide et spontanée. Par une intervention, un raccord ou un regard, la vidéaste lance le spectateur sur une série de pistes dont la solvabilité douteuse ne fait que charmer davantage. Une des réussites de ce premier film est d'être à la fois critique et admiratif devant l'énigmatique Victor Pellerin. Ⓞ

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada [Québec] 2006, 102 minutes — Réal. : Sophie Deraspe — Scén. : Sophie Deraspe — Avec : Mathieu Beausejour, Eudore Belzile, Sylvain Bouthillette, Éric Deviin, Anne Lebeau, Jean-Frédéric Messier, Elisabeth L. Gauthier, Victor Pellerin, Olga Korper, Julien Poulin, Alain Lacoursière — Dist. : Atopia.

EN JAPONAIS
SAMOURAÏ
VEUT DIRE
« CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

samurai

Simon Fortin,
concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samourai@videotron.ca
www.samourai.ca